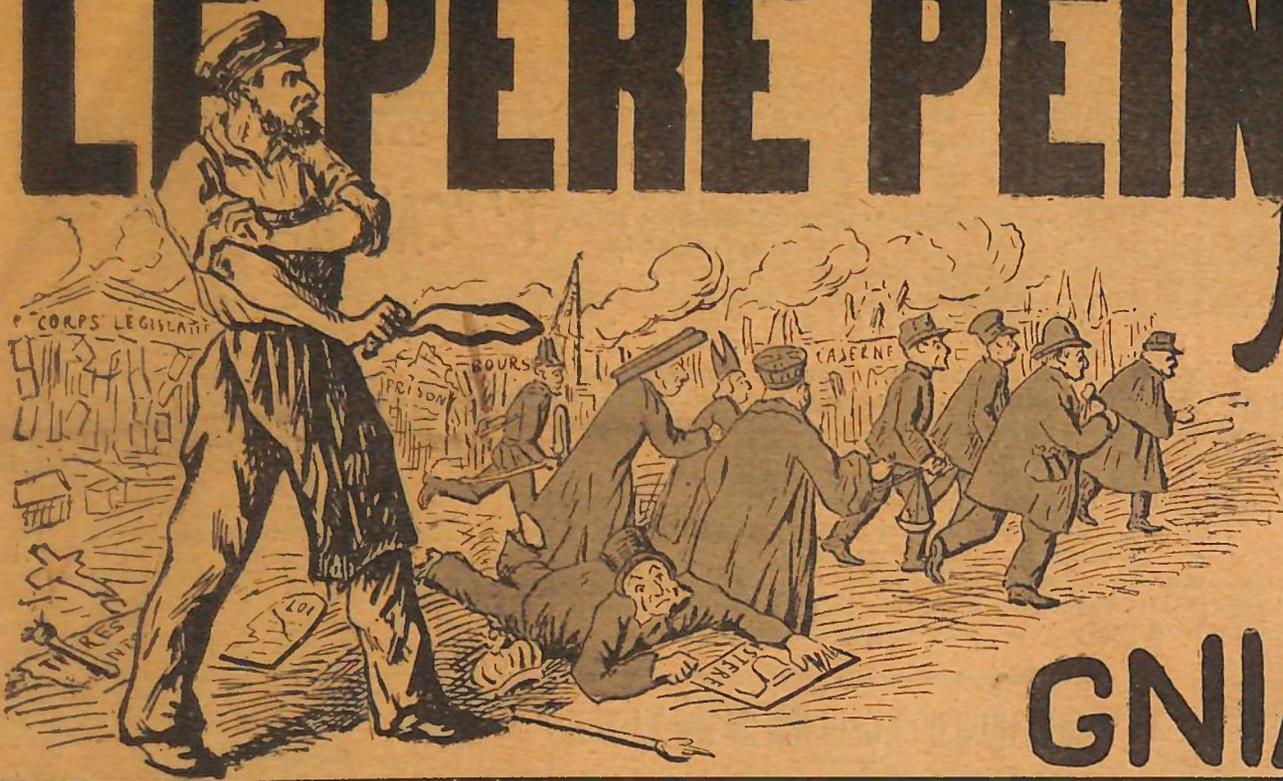


LE PÈRE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS
France

Un an 6 f »
Six mois..... 3 »
Trois mois..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an 8 f »
Six mois..... 4 »
Trois mois..... 2 »

L'INQUISITION EN ESPAGNE VINGT-HUIT CONDAMNÉS A MORT!



A L'ASSASSIN!

Y a des moments où je me demande si nous sommes encore des hommes?

Peut-être bien serait-il intéressant de nous ouvrir le ventre afin de fixer la question : savoir si c'est de la bouse de vache ou, plus simplement, du pissat de richard qui gargouille dans nos veines?

C'est qu'en effet, nous sommes d'un jemenfoutisme carabiné!

On s'émotionne et se passionne pour des couillonades : un cheval de courses ou un tsar nous emballent...

Pourquoi?

On n'en sait trop rien! On n'est pas foutre fichu de trouver une raison à ça, — à part que c'est bougrement idiot!

Par contre, nous apprenons les pires horreurs — des choses à faire frémir! — sans que ça nous bouleverse et nous sorte de nos gonds.

Quand, par exemple, y a eu les massacres d'Arméniens, ça ne nous a fait ni chaud ni froid. On a continué à digérer comme si rien n'était. Des fleuves de sang ont coulé à la mer et on s'en est moins préoccupé que lorsque la Seine déborde.

Les Arméniens sont si loin!

Puis aussi, ils ne sont pas frusqués comme nous : ils ne portent pas de gibus, ni des godillots à talons plats.

—o—

Voici que l'horreur se rapproche!

Cette fois, ce n'est plus au loin, c'est là, — près de nous, — presque en France : à Barcelone! que se mijote la plus terrifiante monstruosité de ce dernier quart de siècle.

Resterons-nous impassibles?

Les tueries d'Arméniens ont été brutales. Les Turcs ont opéré en bêtes furieuses, en ouragan dévastateur. C'était sanguinaire, mais au moins ça restait barbare.

Ici, en Espagne, c'est au nom de la civilisation que s'opère la tuerie. Ce n'en est que plus atrocement odieux. On n'a plus, en face de soi, des soudards en délire, ivres de carnage, mais des inquisiteurs à face glabre, aux ongles soignés, qui torturent leurs victimes avec des mines confites de bigots.

On sait les faits : il y a quelques mois, un soir, presque sous le porche d'une église, une bombe éclata dans les rangs d'une procession.

Illico, Barcelone fut mis en état de siège et la police arrêta, en masse, à tort et à travers, tous les pauvres bougres dont la fiole ne lui revenait pas.

Après des mois et des mois, il reste encore quatre cents prisonniers dans les infernaux cachots de Montjuich.

Au moins, sont-ils pour quelque chose dans le lancement de la bombe?

Non!

De l'aveu des inquisiteurs eux-mêmes, tous ces malheureux sont innocents.

L'autre jour, dans *l'Intransigeant*, Rochefort affirmait que l'auteur de l'attentat est hors des griffes des bourreaux.

Au lieu de démentir catégoriquement la chose, les inquisiteurs ont répondu que ça se peut, mais qu'ils s'en foutent, puisque leurs prisons sont pleines quand même. Et, non contents d'avoir torturé les malheureux, ils ont torturé le proverbe « faute de grives on mange des merles! » dont ils ont fait : « faute de coupables on tue des innocents! »

Le *fiscal* (le procureur du roi) n'y a pas été par quatre chemins. Voici, exactement, — textuellement! — une de ses déclarations, pignée dans son acte d'accusation :

Y a pas mèche d'être plus abominablement cynique! D'un tel aveu on peut carrément conclure que sont innocents tous les pauvres bougres tombés dans les griffes des inquisiteurs.

Là-dessus, y a pas d'erreur!

Eh bien! malgré le manque de preuves, le fiscal condamne à mort vingt-huit accusés;

Malgré le manque de preuves, il en envoie cinquante-neuf au bagne à perpétuité;

Et, toujours malgré le manque de preuves! il déporte ou exile tous les autres.

Avec de telles conclusions ce monstre avait-il besoin de nous apprendre qu'il ferme les yeux à la raison?

C'était toutre bien superflu!

—o—

Sommes-nous, réellement, au seuil du vingtième siècle?

On en doute, nom de dieu, quand on assiste à une telle kyrielle de monstruosité.

C'est le Moyen-Age, — moins le crépitement des bûchers.

Parfaitement, le Moyen-Age!

Seulement, au lieu d'être — comme autrefois — pratiqué au su de tous, la mise à la question s'accomplit clandestinement, au fond des cachots infects.

Au château de Montjuich, dans les flancs de la montagne, à cent mètres de profondeur, on a creusé des cachots où ne pénètrent ni air, ni lumière. De ces tombeaux, les cris d'angoisse, les hurlements de douleur ne peuvent arriver au dehors.

Là, les inquisiteurs sont chez eux!

Là, en toute tranquillité, ils ont tenné les chairs, arraché les ongles à leurs victimes; dans le silence de cette atmosphère fétide ils leur ont écrasé les parties sexuelles et, en les rouant de coups, leur ont fait endurer un supplice fou : ils les ont fait vivre sans sommeil!

Puis, pour varier l'atrocité, les inquisiteurs faisaient râler de soir leurs victimes en les gorgant de morue salée;

Oubien, encore, la nuit, ils les amenaient sur la plage et là, pieds et pattes ligotés, les supplicés étaient lancés à la mer, retenus par une corde; la baignade durait jusqu'au moment où les bourreaux craignaient la noyade définitive.

— Avouez!

— Comment avouer ce que je n'ai pas fait? répondaient invariablement les torturés.

— Alors, passons à un autre genre d'exercices!...

Et les supplices recommençaient!

A ce jeu de tigres, un moment est fatalement venu où les supplicés ont préféré en finir : ils ont avoué tout ce qu'on a voulu! Ils se sont reconnus coupables et se sont désignés pour complices des malheureux, prisonniers comme eux, qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam.

Et c'est par des manigances aussi infernales que le fiscal est arrivé à son lot de 28 condamnés à mort!

—o—

Et les Espagnols, qu'on nous dit si fiers, laissent faire?

Beaucoup se font par peur! L'opinion n'ose se manifester; les journaux en sont réduits à insérer des dépêches, des faits-divers, des troudneuteries, ... le tout sans commentaires!

Rien que pour avoir publié un appel des prisonniers, adressé au ministre de la guerre, un journal bourgeois a été menacé de suppression.

Pourtant, tous ne tremblent pas!

Les républicains fédéralistes (comme qui dirait nos radicaux) ont clamé quelques protestations indignées; Py y Margall, dans son journal *El Nuovo Regimen*, a protesté chiquement; de même Salmeron et tous les fédéralistes.

Il est vrai que ça tire peu à conséquence : républicains centralistes et socialos autoritaires ne sont qu'une poignée, — à peine trois pelés et un galeux dans chaque clan.

N'importe! On eut aimé voir les guesdistes espagnols avec davantage de cœur au ventre. Mais, comme leurs copains, — les guesdistes de France, — ces moineaux n'ont dans les tripes que de l'ambition et de la mouscaille!

—o—

Et nous, les bons bougres, allons-nous relancer le spectacle des horreurs espagnoles, sans y fourrer notre grain de sel?

Il ne faudrait pas, nom de dieu!

Si petiotte que soit notre influence, elle compte!

Pourquoi, par des réunions grandes ou petites, par des manifestes, par un pétard aussi intense que possible, ne ferions-nous pas de l'agitation?

Il s'agit de secouer l'opinion publique, d'éveiller ses instincts de pitié!

Qui nous dit que si le populo reste impassible ce n'est pas par ignorance?

Donc, cornons lui aux oreilles que, là-bas, à Barcelone, il y a dans les cachots de Montjuich 28 pauvres bougres que la mort guette!

BABILLARDE D'UN GEOLIER DE MONTJUICH

L'*Intransigeant* vient de publier la lettre suivante adressée à Rochefort, par un gardien de la prison de Montjuich. Les faits signalés sont si horribles qu'ils se passent de commentaires :

Barcelone, 5 décembre 1896.

Très honoré monsieur,

En vous exprimant la reconnaissance des trois cents victimes accusées de complicité dans le crime de la rue de Cambios-Nuevos, je veux vous renseigner sur les noms des hommes soumis au martyre et sur les délits qu'ils ont été forcés d'avouer sans les avoir commis.

Les voici :

Thomas Ascheri, de nationalité française, vingt-huit ans, forcé d'avouer qu'il est l'auteur du lancement de la bombe sur la procession, et forcé d'accuser tous les autres d'y avoir participé avec lui et d'avoir assisté à des réunions secrètes où l'on complotait pour lancer des explosifs. Réunions qui n'ont existé que dans le ténébreux cerveau du juge Enrique Marzo et du lieutenant de la garde civile Narciso Portas qui ordonnait les tortures.

Antonio Noges, vingt-six ans, Espagnol, forcé d'avouer qu'il avait déposé une bombe dans la rue de Fivaller et d'accuser les autres d'avoir assisté à des réunions tant publiques que secrètes.

José Molas, trente-deux ans, Espagnol, accusé par les premiers d'avoir déposé l'autre bombe de la rue de Fivaller et mis en demeure d'accuser les autres sans qu'il le fit malgré les tortures.

Sébastien Sunyé, accusé par les deux premiers d'être allé avec eux enterrer, puis déterrer, trois bombes au parc derrière l'Université, ce qui n'est pas possible, parce que, derrière l'Université, il y a des rues et des maisons, et qu'il y passe beaucoup de personnes pendant le jour et la nuit.

Francisco Gana, espagnol, trente-cinq ans. Celui-ci avait été accusé d'avoir déposé une des deux bombes dans la rue de Fivaller, mais il a su résister au martyre et n'a pas voulu signer.

Lus Mas, vingt-sept ans, accusé par les deux premiers d'être dans le complot et forcé, à son tour, d'accuser les autres d'avoir assisté à des réunions.

Juan-Battista Oller, jeune homme à la figure enfantine. Il a à peu près vingt et un ans, soumis aux tortures pour avouer qu'il avait déposé une des deux bombes dans la rue de Fivaller; il sut résister et ne signa pas la déclaration.

Joseph Thioulouse, français, vingt-deux ans, Quand il dit qu'il ne comprenait pas l'espagnol, il fut soumis aux supplices et, après, on l'envoya faire sa déclaration en lui disant : « Tu en as appris assez; maintenant tu vas avouer. »

Beaucoup d'autres ont subi des brutalités, mais les susnommés peuvent montrer leurs

pieds sans ongles, leur corps flagellé, leurs poignets décharnés, sans parler des organes sexuels mutilés.

Je puis vous certifier tout ce que je vous dis, car j'ai été un de ses gardiens et j'espère que vous le ferez constater dans votre vaillant journal.



LA CLASSE

(Fin. — Voir les quatre derniers numéros)

Jusqu'ici, les bleus, je ne vous ai point encore jaspiné du « peloton d'instruction ». C'est un sacré fourbi, celui-là. En arrivant à la caserne, la plupart de vous ont fait valoir, qui son métier, qui son instruction, dans l'espoir d'une « embuscade », d'un filon moins abrutissant que les théories ou les manœuvres auxquelles sont astreints les pauvres bougres de troupes.

Si vous êtes cordonnier ou tailleur, vous avez des chances, après vos trois mois de classe, une fois que vous savez manier un flingot, de finir votre congé dans les ateliers où vous n'êtes pas soumis à la même discipline que ceux restés dans les compagnies. Là, y a mèche de faire de la bonne propagande. Si vous êtes éduqués ou même si vous n'avez qu'une belle écriture, vous êtes embauchés d'autor comme scribe chez le double ou chez le fourrier, et c'est là, plus qu'ailleurs, que vous apprenez à connaître tous les maquillages, tous les tripotages qui se commettent dans l'armée; vous êtes témoin continuellement des rapines qui s'exécutent au détriment des griffelons; les barbotages de l'ordinaire, les fraudes sur les denrées, toutes ces salopises en vigueur perpétuelle qui enrichissent les galonnards, alors que le gribier n'a, dans sa gamelle, qu'un peu d'eau grasse au fond de laquelle se bague-naude un sous-pied.

S'il n'y a pas de place, ni dans les ateliers, ni dans les bureaux, alors vos supérieurs vous collent de riffe au « peloton d'instruction. »

Ils vous destinent du galon : les bouts de laine de cabot ou l'availlissante sardine de sous-off.

Élève-caporal, « élève-martyr » comme l'on dit à la caserne, tel sera le rôle qu'on vous fera jouer. Oh ! c'est pas gai, allez, pis rigolot pour deux sous, ces six mois que vous passez à courir plus vite que les autres trouffions, à marcher en tapant plus fort la semelle de vos croquenots, à astiquer davantage votre équipement, à vous abrutir sur les théories... mais, disent les jean-foutre et les crapuleux galonnards, vous êtes récompensés : on vous foure du galon!

D'aucuns font leur possible pour se faire rayer du peloton : généralement on les met à la caisse en même temps qu'on les exclue des élèves-martyrs.

Si vous ne réussissez pas, si vos supérieurs, qui sont vos maîtres, exigent que vous restiez là, s'ils vous jugent aptes à commander et à punir, restez au peloton. Qu'importe après tout que vous soyez dans les cadres, n'est-ce pas, en somme, le meilleur moyen de propager?

Je n'aime pas le galon : il me répugne profondément de commander quelqu'un, comme il me déplaît d'être commandé par un trou du cul.

Mais d'ici qu'il n'y ait ni commandants ni commandés, faut pas baguenauder les mains dans les profondes, faut se tremousser ferme, se secouer dur, malgré les horions que l'on encaisse dans le cours de l'existence — malgré, parfois, la répugnance que l'on éprouve à exécuter telle ou telle besogne.

C'est pourquoi si on coud deux chiffons de laine sur les manches de votre veste, ne croyez pas que les copains vous jetteront la pierre, à condition que vous ne fassiez pas le faraud. Ne vous gonflez pas le jour où vous aurez du galon; restez bon zigou, et vous n'en pouvez que faire de la meilleure propagande.

—o—

Comme je le dis plus haut, c'est le seul moyen de faire de la bonne besogne. Par exemple, vous avez un cours à faire à toute une escouade, — une quinzaine d'hommes environ. Dans les chambres, les officiers ou l'adjutant ne sont pas continuellement sur vous. Vous faites votre propagande tranquillement, sans

être inquiétés. Vous parlez de la patrie comme il sied, du militarisme comme il convient. — Et vous êtes écoutés, et compris, — car il n'est pas un seul troubleur qui n'ait en horreur le métier et la haine des supérieurs.

—
Je sais, il y a des risques : l'énoncé d'une mouchardise, une parole imprudente... et puis après ?

On vous fourre en cellule et on vous expédie à Biribi. C'est là tout ce qu'on peut vous faire. Mais tous n'y vont pas là-bas, tous ne sont pas pris et c'est avec surprise qu'on apprend de temps à autre qu'un sergent a été cassé et dirigé sur l'Afrique, que deux ou trois cabots ont été fourrés au clou pour propagande révolutionnaire.

Et puis, vous savez, les bleus, si on vous envoie terminer votre congé à Biribi, y a encore des chances de s'en tirer. Il faut vous dire aussi que les trois quarts de ceux qui furent immolés par les chaouchs n'étaient que des simples d'esprit.

Dans les détachements d'une quarantaine d'hommes, où se trouvent deux ou trois révolutionnaires, messieurs les galonnards ne la font pas tant claquer que ça. Ils maltraitent moins, mettent un clou à leurs grossièretés ; pour un peu ils fileraient doux.

Du reste, si dans votre régiment il vous arrive d'être témoin de l'incarcération d'un libéral, vous verrez la crainte qu'il inspirera, le respect qu'on aura pour lui, tout le bacchanal qu'on fera dans les chambrées. Ce sera l'objet de la conversation pendant plus de quinze jours. Tous voudront le voir, le connaître, lui et ses idées.

Dans le régiment, s'il se trouvait une vingtaine de propagandistes zélés, mais c'en serait fini ! La frousse empoignerait aux boyaux les galonnards, les griffelons plaqueraient le fourbi, tous foutraient le camp de ces horreurs de casernes ; le résultat serait des plus galbeux, et c'est pourquoi vous ne devez pas craindre vos peines tant que vous avez sur les épaules la capote du troufon.

A Biribi, si vous y êtes expédiés, n'avez pas peur de faire entendre vos plaintes, ne craignez pas de divulguer ce dont vous êtes témoins ; c'est faire œuvre de justice. Vos plaintes trouveront de l'écho dans la presse, — notre presse à nous, — et même chez les bourgeois.

—
—

En attendant que vienne l'époque où nous ne serons plus infestés de troufonisme, il n'est pas mauvais, les jeunes troubadés, que vous alliez à la caserne, histoire d'y établir des courants d'air — et des courants d'idées.

C'est trois années qu'on vous vole ?

Je le sais, nom de dieu ! Mais, le patron ne vous vole-t-il pas, lui aussi ?

Il s'agit donc de s'aligner au mieux... Dans ces machines-là, il est malaisé de dire : « Faites ceci... Faites cela !... » Tout cela dépend des tempéraments.

Seulement, ce qu'il faut bien se rendre compte c'est que la caserne est un terrain favorable à la semence.

Les bleus qui arrivent de la ville ont trop souvent dans le ventre une guitare patriotique. Il n'en est pas de même de ceux qui s'amusent de la campluche. Ceux-ci regrettent leur pays !

Or, c'est justement les frangins de la campagne à qui il est habituellement le plus difficile de causer, — faute de relations ; puis, que, grâce à la caserne, on trouve les gas réunis et préparés à écouter les idées de paix et d'harmonie, on aurait foutre bien tort de négliger une si belle occasion.

Les Faiseurs d'Anges

Les jean-foutre de la haute ne perdent pas une occasion d'être leur hypocrisie.

On dirait que leur seul dada est de souligner la contradiction qu'il y a entre la malpropreté de leurs mœurs et la sévérité du Code dont ils prétendent faire leur règle et qui ne leur sert guère que d'oreiller.

Ne nous en plaignons pas, nom de dieu ! De la sorte, les charognards évitent de la besogne aux gas d'attaque qui, dans le but de récupérer la garce de société, fichent en lumière la pourriture bourgeoise.

Cette semaine, c'est sur une piste où leurs instincts cochons flairent des tas de choses que les marchands d'injustice se sont lancés : il s'agit d'une affaire d'avortement.

En quatre mots, voici de quoi il retourne : un désœuvré de la haute, Mansuy, habitué des courses de canassons, s'était payé un double ménage. Il pratiquait ce que le Code a baptisé le crime de bigamie. Il n'en faut pas plus pour aller au bagne.

Seulement, comme il y a des accommodements avec le Code, y a mèche d'être bigame — et même trigame, — sans trop d'arias : il suffit d'y aller carrément et de se passer de l'autorisation de monsieur le maire.

Pour lors, soyez pacha tant que vous voudrez ! Ayez trente-six femmes si le cœur vous en dit... mais, respectez les « formes légales » et ne perdez jamais de vue qu'il est plus dangereux de violer le Code qu'une gosseline.

Et, loin de vous chercher pouille, les vieux barbons de chats-fourrés vous tiendront en belle estime et vous traiteront de « beau coq ! »

Ainsi faisaient-ils à l'égard de l'aristo Mansuy qui se pavait dans le monde de la haute, tantôt avec sa femme numéro un, tantôt avec sa femme numéro deux.

—
—

Jusqu'à rien d'illégal ! Mais voilà que le type, tout en étant un patrouillard enragé et, en même temps, autant partisan du repopulation de la France que de l'amélioration de la race chevaline, ne tenait pas à prêcher d'exemple : il expliqua à sa femme numéro deux qu'il ne voulait pas de gosses.

Dans ces bricoles-là, il ne s'agit pas de dire : « Je ne veux pas !... » Malgré la prudence des deux tourtereaux, un beau matin, la jeune fille s'éveilla avec un polichinelle dans le tiroir.

Que faire ?... Son maître ne voulant pas de bâtards, la pauvre exécuta ses ordres : elle alla chez un chirurgien et lui raconta qu'elle avait une tumeur dans le ventre.

Ça se paie chaud des opérations semblables : le chirurgien charcuta la malheureuse, mais elle avait joué trop gros jeu, — elle en est morte !

Quand Mansuy apprit ce dénouement, il perdit la boule : par crainte du scandale, pour ne pas être poursuivi dans une affaire d'avortement, il se ficha une balle dans la peau et se tua net.

S'il avait ruminé un tantinet, il se serait dit que, quand on est le mossieu à la hauteur qu'il était, les plus vilaines affaires s'arrangent ; il se serait fait donner des tuyaux sérieux et, si un juge instructionneur l'avait accusé d'avortement, il aurait coupé la chique à son zèle en lui disant : « Excusez, mossieu le juge, mamzelle Thompson n'a fait que suivre l'exemple de telle et telle grande dame... »

Et le juge instructionneur se serait empressé lui de parler d'autre chose : il aurait demandé un tuyau pour les prochaines courses, — et rien autre...

Au lieu de ça, Mansuy s'étant tué, le pot-aux-roses s'est découvert et, grâce à des rivalités entre médecins, les opérateurs ont été fichus au clou.

Ceux-ci protestent de leur bonne foi : ils y allaient franc jeu et ils affirment qu'ils ne savaient pas leur victime enceinte.

Si cela est, la pauvre Thompson ne serait donc pas victime d'une opération dangereuse mais, simplement, victime de la loi. En effet, si la loi ne faisait pas semblant de punir l'avortement, la jeune fille aurait dit au chirurgien de quoi il retournait et celui-ci, opérant en toute connaissance de cause, l'aurait peut-être sauvée.

Et, voyez l'enchaînement :

Mansuy n'aurait pas eu besoin de s'escoffier et il y aurait personne à Mazas.

—
—

Ainsi donc, dans cette affaire, — comme en tout — la loi, sous prétexte de sauver la vie à un fœtus, engendre la mort et le malheur.

Ne ferait-elle pas mieux de nous foutre la paix, la garce ?

On n'est jamais aussi bien que quand elle nous ignore complètement !

Qu'elle laisse donc les humains vivre à leur guise, risquer leur existence quand et comme il leur plaira.

Et foutre, qu'on sache bien une chose : ce

n'est pas parce que, aujourd'hui pour demain, y aurait plus de lois que les avortements augmenteraient.

Que non pas !

Y aurait même des chances pour qu'ils diminuent. Souvent, dans la salope de société actuelle, ce sont les préjugés qui forcent les femmes à ne pas avoir de gosses ; mais, du jour où l'enfantement cessera, dans certains cas, d'être une honte, et où, par ricochet, y aura à bouffer pour tout le monde, les pauvres copines qui risqueront le paquet pour se débarrasser avant l'heure d'une « tumeur » enfantine seront bougrement rares.

Quant à croire que la loi empêche l'avortement autant croire que la tour Eiffel a poussé grâce à l'influence de la lune.

Par le temps qui court, y a pour le moins, la moitié des belles madames de la haute qui, sans scrupules, pratiquent l'avortement. Y a d'ailleurs pas que bibi qui pense ainsi ; voici un béquet d'une tartine de Colomba, une demoiselle qui a plus de barbe sous le menton qu'ailleurs et qui, non contente de tartiner dans l'*Echo de Paris*, n'a pas honte de faire le métier de sénateur sous le nom d'Henri Fouquier.

Je lui passe le crachoir :

« Je me demande parfois comment les magistrats peuvent s'indigner sans hypocrisie contre une pratique qui naît de nos lois et parler de la vindicte sociale à propos d'un acte que la société elle-même impose à de malheureuses femmes ? Dans l'état de mariage même, la naissance d'un enfant peut être un malheur : il trouble les arrangements d'argent, empêche le mariage des filles en diminuant leur dot, et Augier le dit lui-même : « Un honnête bourgeois consulte ses livres et fait son inventaire avant de savoir s'il se peut donner « le luxe » d'un enfant ». Mais enfin, quand une femme mariée a un enfant inopportun, il n'y a que des questions d'argent en jeu. Partout ailleurs, c'est une question de vie ou de mort. Pour les femmes mariées elles-mêmes, il arrive constamment qu'elles deviennent enceintes alors qu'elles n'ont plus de rapport avec leurs maris : la chose s'arrange souvent par l'ignominieuse comédie d'un rapprochement avec le mari, tombé dans quelque piège. Mais si le mari se dérobe ? Ce peut être le désaveu de paternité, le divorce, la ruine de la situation matérielle et morale conquise par le mariage. A ce désastre, né de nos lois et de nos mœurs, quel remède ? L'avortement. En dehors des femmes mariées, prenez la paysanne qui a « fauté » aussi bien que la « demoiselle » bien élevée qui a poussé le *flirt* un peu plus loin que de raison et que de coutume. L'une, brutalement, est chassée, vouée à la misère et à la prostitution ; l'autre ne peut plus se marier et se trouve déclassée. L'enfant, pour les travailleuses, — de l'ouvrière et de la cuisinière à l'institutrice, — c'est la perte de sa place, la perte du gain-pain à l'heure où il faut trouver à vivre pour deux. La bénédiction du ciel est devenue la malédiction de la société ! En arrivant au monde, l'enfant ruine sa mère et la déshonore. On peut dire que celle-ci, quand elle le tue dans son sein, est en droit de légitime défense contre un ennemi qu'elle sent grandir en elle. C'est abominable, n'est-ce pas ? Mais à qui la faute ? Notre société ne parle que d'amour, les poètes n'ont pas d'autre mot aux lèvres, jusqu'à en baver, et quand, de cet amour dont la jeune femme entend parler comme du bien suprême, il résulte un enfant, qui devrait le faire sacré, car c'est une autre jérémiade de notre temps qu'il faut « repeupler », lois, famille, mœurs, tout se ligue contre la mère ; et vous voulez qu'elle ait toujours la force de résister, à elle seule, contre cette ligue universelle ?... Et la société la punit du crime qui n'est pas le sien. Ainsi va le monde. Je ne m'étonne pas que beaucoup veuillent le changer. »

T'as raison, mamzelle Colomba, de ne pas t'épater qu'on veuille passer la vieille société à la lessive.

Seulement, puisque de temps à autre, tu jaspines si bien, pourquoi n'es-tu chouette que par passades ? Pourquoi es-tu sénateur ?

Tes tartines les plus galbeuses ne seraient-elles qu'une amusette de bourgeois je m'enfouitiste ?

Babillarde d'un Campluchard

Pas plus tard que lundi dernier, avec quantité de mes voisins, j'étais allé faire un tour à la grande foire qui se tient à la Barthelasse le jour de Sainte Amphilogue.

J'avais déjà roulé ma bosse aux quatre coins de la ville, reluquant le marché aux bestiaux, le prix du grain sous les halles, marchandant les gorettes, écoutant les boniments des dentistes, m'arrêtant à la parade des lutteurs et faisant le pied de grue à la lamentable mélodie du marchand de plaintes.

J'avais cassé une croûte à l'Estouffat, où le piccolo se laisse si bien boire, et je venais avec l'ami Falourd de siffler une chopotte chez la mère Pigasse, à l'auberge du Bon Coin.

Nous nous disposions à foutre le camp. Pourtant, en passant devant la grille qui barricade le jardin de cet animal de Pichadou on put pas faire moins que de stopper un brin pour mirer une sacrée collection d'images dont un camelot avait tapissé toute sa banquette — des chromos, — je crois que c'est ainsi que l'on appelle ces fichues machines-là. C'était pas le diable! je vous assure, que tout ce fourbi. Rien de chouette comme ces galbeuses gravures qui, chaque semaine, emplissent la huitième page du caneton du vieux bouffe.

Des Jésus tout petiots, des Jean-Baptiste emmitouffés dans une toison, des Christ couronnés d'épines; puis, Saint-Joseph, le brave cocu; sa gourgandine de femme, une vierge qui pondait des petits kif-kif une chatte et se faisait chatouiller par un pigeon et, à côté, Jeanne Darc, une autre pucelle du même acabit.

Quelques Boulanger à barbe blonde restaient de l'immense provision qui en avait jadis été faite; des Felisque à la trogne réjouie d'homme qui dine à l'heure, s'étaient à côté de nombreux Nicolas et de nombreuses ezarines.

Fouillant toute cette pacotille mes quinquets finirent par s'arrêter sur quelque chose de pas trop banal, sortant un petit peu de l'ordinaire.

C'était une demi-douzaine de types rangés par gradation et peinturlurés à la six-quat-deux, — mais les légendes au-dessous disaient cependant quelque chose.

« Je vous défends tous! » dégoisait un Ramolot mal foutu. « Je prie Dieu pour tous! » disait le raticchon. « Je vous juge à tous! » disait le chat-fourré. « Je légifère pour tous! » disait un bouffe-galette... Et ainsi de suite! chacun des grosses légumes prétendait « pour tous » faire ses manigances.

« Et moi je vous nourris tous! » concluait un paysan.

Il avait foutre bien raison le pauvre gas. Innombrable est la collection de feignasses à qui nous donnons la becquée.

Et, comme ce n'est pas assez des vieux jean-foutre pour vivre à nos crochets, ces salauds dressent leur marmaille à faire kif-kif bourriquet.

Les écoles spéciales sont les pépinières d'où doivent sortir un jour, avec des dents affamées, tous ces jeunes louveteaux.

Du moment qu'ils ont étudié avec la galette que leurs papas nous volent, ces brouges-là n'en foutent pas une secousse, leurs diplômes leur donnent droit à la rossarderie.

En Chine y a le mandarinat, en France c'est le diplomat.

Les uns, avec leurs boutons de cristal; les autres, avec leurs palmes et leur ferblanterie, nous suçent comme autant de poulpes.

Oui, bon dieu, ces gosses pas plus haut qu'une botte de gendarme vont au lycée à l'âge où les nôtres, les pauvrets, quittent l'école primaire pour suivre le bétail.

Du lycée où ces morveux sortent bacheliers ès-lettres, il vont à l'école de droit où le bachot, la licence et le doctorat en font des avocats, des marchands d'injustice, juges assis ou à plat-ventre, des officiers ministériels, notaires, avoués et chicanous.

Des facultés de médecine sortent les médecins, les vise-au-trou, les vétérinaires. De l'École normale, des professeurs, des pions, des universitaires.

De la Sorbonne, du Collège de France, de l'École des chartes, des savantasses et des hauts fonctionnaires.

De l'École d'administration, une autre classe de propre à rien — les préfets, les conseillers d'Etat, les référendaires, les diplomates.

De l'École polytechnique, des ingénieurs de l'Etat; par les Ecoles des mines et des ponts et chaussées, des officiers du génie, ou d'artillerie par l'École d'application.

De l'École des beaux-arts, des peintres, sculpteurs, architectes désignés pour les commandes de l'Etat.

De l'École centrale, des ingénieurs civils. Des Ecoles d'arts et métiers, des conducteurs ou des contre-coups.

De Saint-Maixent, Saint-Cyr et autres sales boîtes, des tortionnaires galonnés, des Ronchonnot, des officemars.

Des séminaires, les puants corbeaux, les charognards de raticchons.

Ajoutez à cette kyrielle de bêtes dévorantes la foulditude d'employés plus modestes: depuis le rond de cuir des ministères, jusqu'au plus minime gabelou.

Ah! qu'elle est nombreuse l'engeance des mormions vivant sur notre poil!

Et, plus nous allons, pétard de dieu, plus ça augmente.

Depuis une vingtaine d'années le nombre de ces feignasses n'a fait que croître et embellir; il a plus que doublé, viédaze.

Et ça continue, foutre de foutre!

—o—

Dame! ça se comprend un peu. Les saltimbanques de la politique ne chauffent leurs élections qu'avec une charibotée de promesses qu'ils ne tiennent certes pas toutes.

Mais, tout de même, ils sont forcés d'en tenir quelques-unes: ils bouchent la gueule aux plus crampons, à ceux qui pourraient tourner à l'aigre, — par des bureaux de tabac, des places de percepteurs, de rats-de-cave ou de sergot.

Et comme on ne peut pas foutre chaque fois à la porte les ceux déjà installés, il y a nécessité de créer de nouvelles places.

A défaut de notre patelin, ils ont des débouchés coloniaux pour cette sacrée marchandise. Madagascar en engloutira bien une quantité.

Et toi, pauvre cul-terreux, peine, sue et casque à tire-larigot! Faut nourrir toute cette bande, en plus des richards de tout poil, banquiers, rentiers, gros proprios, industriels, négociants. Faut, en outre, équiper et nourrir les fistons, ces pauvres bougres qui s'étiolent dans les casernes et qui seraient si richement bien au grand air, la patte à la charrue.

Serre-toi le ventre et casque toujours!

—o—

Nom de dieu, ne serons-nous donc jamais assez marioles pour jouer du balai et couper les vivres à ces merles-là? Bonnes bêtasses nous laisserons-nous toujours bouffer la laine sur le dos?

M'est avis que non et que cette couillonnade va finir par s'user! A l'avenir, cette bande de jean-fesse devront s'atteler à la bêche et à la charrue s'ils veulent se caler les joues.

A la grève générale mijotée par les gas des villes, les bons fieux des cambrousses ajouteront la rallonge qui la rendra vraiment générale: la grève des contribuables, le refus des impôts.

Envoyez le percepteur à Dache pour se faire acquitter sa note, — c'est un coup droit dans l'estomac de l'Etat.

Je gage que, ce jour-là, tous les parasites qui grignotent dans ce fromage dégoiseront en chœur:

« Pas d'argent, — pas de suisses! »

Le Père Barbassou.

Frasques Guesdistes

Chauvin-le-Fusilleur est en passe d'être sacré martyr.

Et à bon compte! Il lui a suffi pour ça de coucher une nuit au violon.

En son honneur, samedi, y a eu une réunion à Courbevoie et Jaurès y a fait ronfler sa rhétorique.

De son jaspinage, un point à retenir: à l'en croire, dans une société alignée selon sa formule, les travailleurs auront le produit intégral de leur travail, — sauf une petite retenue pour renouveler le matériel.

Ces pauvres guesdistes, toujours les mêmes! Ils ne conçoivent pas la société autrement qu'une boutique de savon des trois-huit: y a d'un côté les dépenses, de l'autre les recettes, — ici le bénéfice.

Conséquemment les objets conservent toujours une valeur d'échange et on les troque contre une monnaie — en papier ou en n'importe quoi.

D'où il s'en suit qu'il n'y a rien de changé: on a recrépi la façade sociale, mais le salariat et l'exploitation n'en continrent pas moins à exister.

En outre, pour Jaurès, l'Etat est une roue nécessaire au char social. Or, boufferont-ils des briques à la sauce aux cailloux les ronds-de-cuir de l'Etat-Socialo? Probable que non! C'est eux qui, sûrement, seront chargés de doser la retenue à faire pour les machines, — et ils marqueront à la fourchette!

Tous les gratte-papiers des bureaux de statistique seront les parasites de la République guesdiste.

Jaurès n'est pas une tourte, — il devrait comprendre ça! Espérons qu'il le comprendra un de ces quatre matins et que, faisant à nouveau un pas en avant, il plaquera les socialos à la manque, comme il a plaqué les opportunistes et deviendra un brave anarcho.

—o—

Ceci dit, que je dégoise quatre mots sur les à côté de la réunion: avant que la séance ne commence, un pauvre vieux, se croyant avec des socialos franc jeu, a eu la malencontreuse idée de vouloir ouvrir la séance.

Illico, un grand escogriffe lui saute dessus: « Vous n'êtes pas membre organisateur! » qu'il hurle, « décanillez! » Et, avant que le vieux ait pu ouvrir le bec, le guesdiste l'attrape par les épaules et le bouscule.

Quand Guesde sera ministre, voilà un mufle dont la place est tout indiquée: Sergot!

Un bon point au populo qui, trouvant ce procédé mauvais, a protesté.

Enfin, la séance s'ouvre sous la présidence de Deville-Girouette; il bafouillait quelques palabres quand un prolo pousse une exclamation que peu entendent. Et le Deville suspend la séance, et donne l'ordre à ses partisans de sortir le pauvre bougre, — qui n'était pourtant pas anarcho!

Bondieu, voilà des façons d'opérer bougrement dégueulasses!

Qu'en pense Jaurès?

Ratichonnades Chalonnaises

La frocaille se démène dur et ferme, nom de dieu!

Et elle a du vent dans les voiles car les capitalistes foutent au rancart leur voltairianisme et deviennent plus bigots que trente-six puttes en retraite.

Non pas qu'ils soient devenus crédules, mais tout simplement « parce qu'il faut une religion pour le peuple ».

Et qu'il n'y a pas de meilleur moyen que de prêcher d'exemple.

Donc, la France se crétinise à nouveau!

L'autre semaine y a eu un congrès de catholos à Lyon; ça a été une mascarade idiote; quelque chose comme un rendez-vous d'échappés de Charenton, panachés de gâteaux.

En revenant de cette assemblée, quelques uns des congresses ont fait des réunions de ci de là. Chalon-sur-Saône est un des patelins qui a eu la déveine d'être des plus favorisés.

Dam, y a là des anarchos et ils se grouillent ferme! Leurs idées germent dru et la frocaille y trouve un cheveu. Ces bougres d'ensoutanés regrettent le temps où ils étaient les maîtres du pays. C'était l'époque où le pavé s'éclaboussait du sang des victimes du crétinisme; des couillons se tamponnaient de paroisse à paroisse pour la plus grande gloire de Dieu.

Et y avait pas que ça!

Tantôt c'était les béguines d'un couvent, où se trouve maintenant l'hospice Saint-Louis, qu'on ramassait ivres-mortes dans la gadoue ou qui scandalisaient, par leurs orgies, le populo. Tant et si bien que, il y a belle lurette, ce tracassin et les saintes gottons qui le meublaient furent foutues au rancart.

Tantôt, c'était le pieux prélat, le comte de Chalon, qui faisait des siennes: une bourrique qui prélevait la dime sur les paysans qui venaient bazarder leurs denrées devant son église;

Ailleurs, c'était les moines et les chanoines qui assommaient le populo avec le manche de leurs nom de dieu de croix;

Partout les raticchons saccageaient, pillaient, semaient le désordre et la désolation!

—o—

Foutre, ces temps sont passés — et ce n'est vraiment pas dommage! Mais, ça n'empêche pas qu'à l'heure présente, les raticchons font des pieds et des pattes pour marcher dans la voie de leurs ancêtres.

Pour émoustiller le populo et lui rappeler le chemin des boîtes à curés, y a pas de flaffas

qui leur coûtent. La semaine dernière donc, ils avaient emmanché quelques réunions avec le dessus du panier de la jésuiterie : y avait là sa Jean-foutre Perraud, cardinal de son métier; l'ex-versaillais de Mun; mossieu de Montessus et une trifouillée d'autres birbes puants.

Le Montessus, un puits de science, — tellement profond qu'il en est creux, — avait autrefois la manie de collectionner tous les cris-cri et les hannetons qu'il dégottait, — il n'a omis de fourrer dans ses vitrines que celui qui fait des galipètes dans son plafond. Outre son dada de ramasseur de bestioles, de pissenlits et de mâchoires d'ânes, le type était médecin.

Un finaud, ce vieux vise-au-trou! Les types qui casquaient ferme étaient soignés convenablement; tant qu'aux pauvres bougres de prolos, enrégimentés sous la bannière de François Xavier et dont il était le médecin, pour eux son remède à la mode n'était pas coûteux : des bains de pied avec de la moutarde!

Par exemple, quand il les voyait prêts à tourner de l'œil, le médecin faisait signe au raticchon de la bonne société qui, pour changer, venait leur laver les doigts de pied avec de l'huile... Après quoi les prolos étaient bons pour une place au poulailler, dans le paradis des raticchons.

Bon dieu, si c'est vrai qu'il « sera beaucoup pardonné à ceux qui ont beaucoup aimé! » je ne le vois pas blanc, le saint homme, car si quelqu'un avait la haine du Pauvre, c'est foutre bien ce merle-là.

—o—

Mais, jaspinions des réunions: des empotés de la haute, ainsi qu'un abbé Tartempion ont jérémié sur le socialisme dans la campluche : « Y a des orateurs qui parlent mal, mais qui se font néanmoins comprendre par les culs-terreux. Faut réagir, doux Jésus! Faut opposer notre propagande à la leur, car, par Sainte Marie à la coque, qu'est-ce qu'on deviendrait nous, les culs-bénits, si les paysans nous plaquaient? »

Puis après, les charognards ont encensé mossieu Schneider, l'empereur du Creusot; ils ont presque canonisé, par la même occase, le maudit Chagot, de sinistre mémoire; ensuite ils se sont flattés d'avoir abruti les prolos de Warméville, auprès du Val-des-Bois; ils ont affirmé que c'est là que, grâce au crétinisme, les ouvriers sont le plus dociles de toute la terre: ils sont avilis au point de lécher le croupion de l'exploiteur et de se faire casser la gueule pour son plaisir.

Et les pocheteés d'applaudir à tour de bras!

Après quoi, le homard de la bande, le sieur Perraud, en a placé quelques-unes. Cette orgueilleuse bedouille a dégobillé qu'autrefois, lorsqu'il vint à Chalon, un bataillon de trouffions lui rendait les honneurs; y avait aussi des magistrats, — de bien braves gens, allez!

Et les gourdiflards de se pamer d'aise! Pour couronner sa postiche, le Perraud a levé ses pinces sur l'assemblée, l'a bénie et a bien recommandé à tous d'aller, le lendemain, à la messe et d'avalier Gaspard.

—o—

Tout ça, les bons bougres, c'est de la riche pantoufflerie; y aurait pas de quoi passer son temps à aligner les inepties qu'ont dégobillé ces Jean-foutre s'ils n'avaient pas terminé ces représentations par une assommade de bons fieux qui, au risque d'attraper le choléra, s'étaient aventurés au milieu de ces ostrogoths, histoire de voir ces âneries de près.

Ce soir-là, c'était l'ex-cuirassier de Mun, le tueur de Communards, qui, du haut de l'égrugeoir, débagoulait une histoire à faire cotter les chevaux de bois : « C'était en Bretagne, » qu'il bave. Un sorcier dit à un gosse qui reluquait les pierres de Karnack : « Quand ces cailloux iront boire à la mer, tu trouveras sous elles des trésors. » L'enfant poirotta, le nez en l'air; il paraît qu'il attendit longtemps, — tellement longtemps que, par désœuvrement, il fit une croix sur une des pierres, avec son couteau. A quelque temps de là, les cailloux allèrent licher leur demi-setier à la mer. Le gosse emplit ses poches des trésors, mais les pierres revinrent en farandolant et elles l'auraient écrabouillé comme une bouse de vache, s'il n'avait pas été protégé par la pierre où il avait gravé la croix... »

J'ai tenu à citer l'histoire complète afin de servir aux bons bougres un échantillon de l'imbecillité des crétins.

Vraiment, faut que de Mun soit bouché à l'émeri où qu'il s'imagine que ses auditeurs

sont archi-pantoufflards pour oser leur servir une salade pareille!

On enferme des pauvres types dans les maisons de fous qui, sûrement, sont moins détraqués.

Sur ce, les camaros présents voulurent mettre un grain de sel dans la discussion.

Ah, malheur! Les raticchons et toute une équipe d'empapaotés — des élèves de « l'Étève », dressés par un saligaud de frocard qui a manqué d'avoir des aventures... amoureuses... — dont pieds et pattes démangeaient, tombèrent à bras raccourcis sur les bons bougres.

Ca, c'est de la charité chrétienne!

Et aussi du courage — tout ce qu'il y a de plus pieux, — car, y avait dans la salle plusieurs centaines de culs-bénits, contre quatre anarchos, dont un béquillard.

Malgré leur grand nombre, les crétins ont pu du fil à retordre.

Néanmoins, les énergumènes ont réussi à coller les quatre copains, à demi-assommés, dans les sales pattes des sergots qui n'attendaient que ça.

Comme de la salle où avaient lieu les représentations au poste de police y a un petiot bout de chemin, les frangins ont poussé la *Carmanole*, afin de prouver aux sergots qu'il n'y a pas que le « Sauvez Rome et la France... » qui se gueule, mais aussi de fières chansons.

Les copains, Audinet, Dombos, Guillon (le béquillard) et Lucien Weil ont passé la nuit au violon. Le lendemain on les a trimballés devant le juge instructeur, après quoi ils ont été remis en liberté et ils attendent la jugerie.

Seront-ils fadés?

C'est probable!

Mais, nom d'une pipe, si le Jésus des rati-

chons rappliquait à nouveau et qu'il voie « ses ministres » à l'œuvre, mille sabords! il n'aurait pas assez de lanières pour fouailler les Jean-foutre de « sépulcres blanchis » et les vendeurs du Temple!



Galonnards ahuris!

Toulon. — Cette semaine y a eu de l'émotion chez les galonnards: ils ont découvert que trois caporaux et une certaine quantité de simples trouffions étaient contaminés d'idées plus ou moins anarchotes.

Ca les a estomaqué!

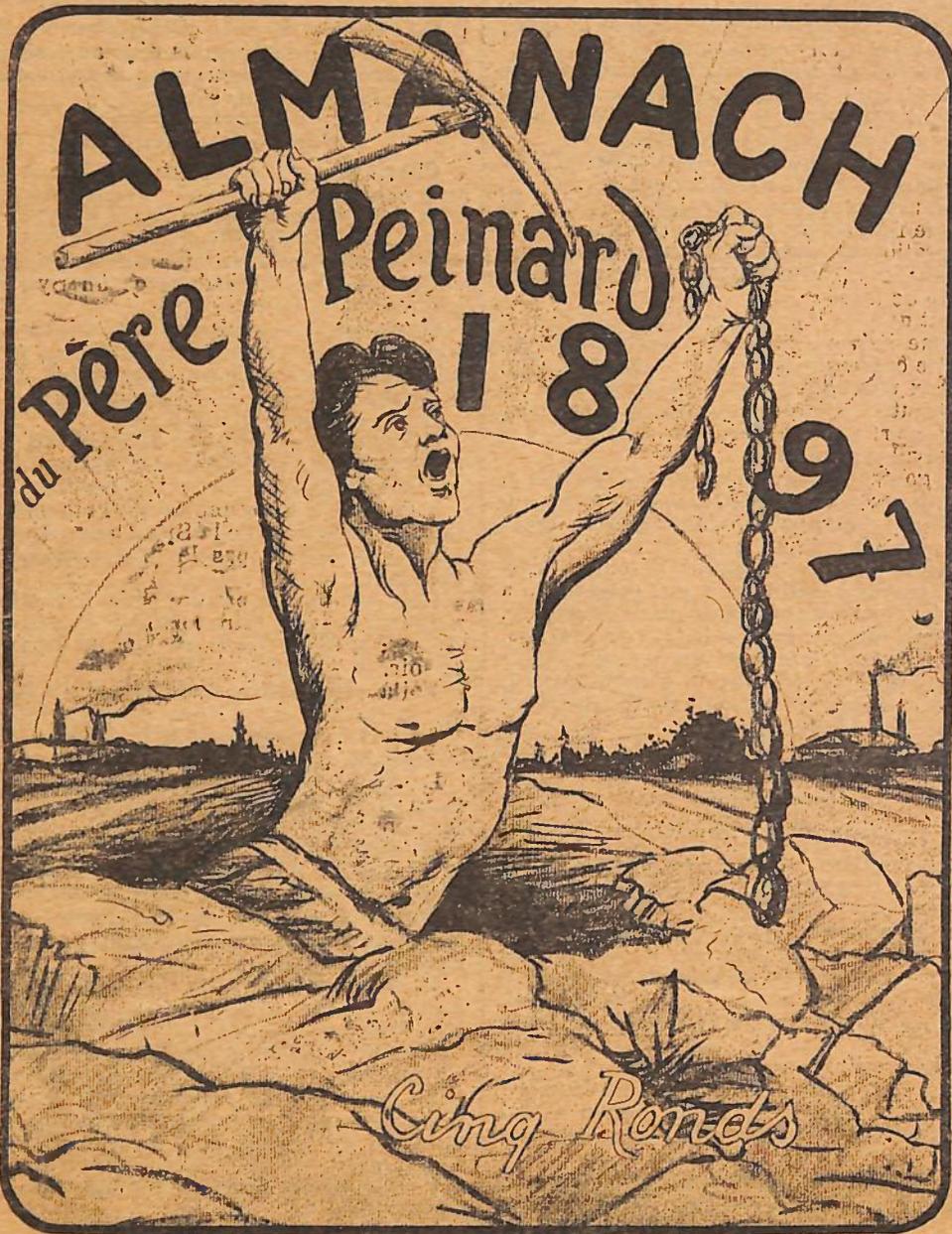
Bougres de tourtes, si vous n'étiez pas châtés d'esprit de raisonnement vous vous diriez que, puisqu'il existe des anarchos dans le civil, y a gros à parier qu'il doit s'en trouver aussi chez les militaires.

Y aurait un moyen: ce serait d'exempter de service les anarchos.

Réfléchissez-y, messieurs les galonnards!

Dam, c'est moins loufoque que ça paraît: on isole bien les types qui ont des maladies contagieuses, — puisque vous tenez les anarchos pour des malades, isolez-les de la caserne, afin qu'ils n'y sèment pas leurs idées.

Or, pour ça, y a qu'un moyen: les laisser dans le civil.



Ohé, les bons fieux, reluquez la couverture de L'Almanach du PÈRE PEINARD. En noir, elle est déjà chouette, — et foutre, elle est encore plus rupine en couleurs.

Donc, achetez L'Almanach du PÈRE PEINARD. Il est en vente partout et coûte CINQ RONDS.

Au lieu d'agir ainsi, les galonnards ont frotté au clou les trois cabots et un simple trouffion. Sur le moment, il a été question de les expédier en bloc à Biribi; mais à la réflexion, les types ont trouvé le remède pire que le mal.

Eh, y a à réfléchir: si on embarque tous les suspects pour Biribi, avant peu il faudra que les chouchous baissent le caquet.

C'est ce que se disent les gradés, — aussi se grattent-ils la tête dans l'espoir d'y faire germer une solution... ce qui est bougrement dur!

Quart-d'œil rabroué:

Tarare. — L'autre soir, le copain Broussouloux donnait une réunion à Tarare.

Voilà que le quart-d'œil s'amène, faisant son malin, suivi d'un poulard qu'il voulait faire entrer d'autor.

— De quoi! lui a dit Broussouloux, c'est-y vous qui avez loué la salle? En quel honneur votre roussin n'aboulerait-il pas ses quatre ronds? Il ne passera pas!

Le commissaire a fait une gueule! Dam, lui qui s'imaginait que sa seule présence allait effaroucher tout le monde. Il a fouillé dans son gousset et, aussi piteux que pèteux, il a casqué quatre ronds pour sa pestaille.

Les bons bougres qui assistaient au tableau s'en sont payés une bosse!

Pour en finir!

Constantine. — Y a des moments où les pauvres bougres qui sont sous l'uniforme perdent patience; alors, dans un coup de rage, ils se vengent de tout ce qu'ils ont enduré,.... quitte à payer bougrement cherot ces quelques minutes de satisfaction.

C'est arrivé à Constantine: les troubades du pénitencier ronchonnaient après la soupe infecte qu'on leur donnait. Un matin, la ratatouille fut tellement répugnante que le cœur leur souleva et qu'ils ne purent l'avaler.

Le commandant Félineau fut illico informé de la chose; en bon gradé, au lieu de faire améliorer l'ordinaire, il eut l'intelligente idée de passer une revue des troubades.

Les ayant fait aligner sur deux rangs, il leur passait sous le nez, ronchonnant après l'un, engueulant l'autre, pelotant celui-ci, quand, en un coup de foudre, un troubade, Julliard, sauta à la décoration du galonnard, la lui décrocha du poitrail et la foutant à terre, l'écrabouilla d'un coup de talon.

Il paraît que c'est une sacrée insulte!

Au même moment, un autre pénitencier engueulait le commandant dans les grands prix.

Les deux troubades ont passé en conseil de guerre l'autre semaine: Julliard a été condamné à mort et Vannier, son copain, à dix ans de travaux publics.

Mis en goût de sang, le conseil de guerre a, quelques jours après, condamné à mort un autre troubade, Souchon, coupable d'avoir fichu une beigne à un sergent.

Et de trois: Edmond Pachet, détenu à l'atelier des travaux publics, a été condamné à mort toujours par cet affreux conseil de guerre, pour avoir fichu son képi à la tête du greffier.

Ainsi, pour avoir cogné un sergent, pour avoir écrabouillé la décoration d'un galonnard, pour avoir expédié un képi à la tête d'un gratte-papier, — la mort!

C'est tellement monstrueux que ça dépasse toute imagination!

Pasquinades d'ambitieux

Bagnols-sur-Cèze. — Tout n'est pas rose dans le Landernau communal de ce patelin; y a un sacré bouzan.

Et tout ça pour un birbe, une girouette politique qui a déjà fait le tour de l'horizon plus d'une fois: d'abord boulangard, puis rallié aux réacs, opportuniste un jour, radigaleux un autre, voici que maintenant il se découvre socialo.

Ce caméléon ne manque pas de toupet!

En réalité, c'est tout uniment un farceur qui s'escrime pour monter le job au populo et lui faire prendre des vessies pour des becs de gaz.

Qu'il continue, le birbe! Avant qu'il soit longtemps, espérons-le, les bons bougres verront clair et auront assez de toutes les saletés communales.

Syndicat de problèmes

Troyes. — Voilà du nouveau, hein, les camaros?

Eh bien, oui, à Troyes, grâce à la roublardise de quelques huissiers, les proprios se sont syndiqués; le directeur de leur syndicat, un

chicanous qui la connaît dans les coins, a dressé une sorte de « livre noir » où sont inscrits tous les locatos réputés insolubles et aussi ceux qui dans leur existence ont eu des moments de dur.

Quand un bon feu va pour arrêter une piole, le proprio lui fait laisser son nom et son adresse et, au lieu d'aller directement aux renseignements, il s'en va chercher des tuyaux chez le chicanous. Et, selon l'avis de celui-ci, il loue ou ne loue pas.

Un copain, Montperrin, est actuellement victime de ces manigances: il doit déménager prochainement et il garde précieusement ses quittances de loyer, — il est à jour! Malgré ça, il n'est pas fichu de se loger.

Partout on ne veut rien savoir de sa fiole! Vouluant savoir le fin mot de cette mise à l'index d'un nouveau modèle, le gas est allé trouver un proprio qui a refusé de lui louer: « Pourquoi ne voulez-vous donc pas? » lui a-t-il demandé.

Acculé, le probloc lui a répondu que c'est sur le conseil du chicanous en question: « Ne louez pas à Montperrin, c'est un anarchiste très dangereux; il fait des réunions chez lui et tout ce qui s'en suit!... »

La perspective du camaro n'a rien de réjouissant: où va-t-il percher?

S'il s'installe sur une place publique on le foutra au bloc, primo sous prétexte qu'il entrave la circulation, deuxième en l'accusant de vagabondage.

La seule ressource qui lui reste donc semble être de s'enquiller en mariole dans une maison vide. Mais, pour ça, faut pas qu'il opère par éfraction, sinon les juges ne seraient pas faits pour les chiens!

Quant aux proprios qui, grâce au syndicat et à leur chicanous, se croient garantis contre les déménagements à la cloche de bois, m'est avis qu'ils se fourrent le doigt dans le croupion.

Ce qu'il y a de plus visible dans ce sale micmac c'est les rentes qu'ils font aux chicanous: désormais, le sale bougre se la coule douce, et il n'en fout pas épais!

Encore une Syndicale!

Charleville. — Décidément, ça me semble une épidémie: à peine si je venais de recevoir le flanche ci-dessus concernant le syndicat des voutours troyens, qu'il me tombe des Ardennes une babillarde me jaspant l'existence d'une collection aussi dégueulasse: un Syndicat de pêcheurs à la ligne!

Quelques bons bougres, purs d'intentions, le fondèrent l'an dernier. Ça n'allait pas trop mal quand des asticots — proprios, rentiers, et même huissiers, — s'y enquillèrent.

Dès lors, changement à vue!

On pondit des statuts épatarouffants: de quoi faire gondoler une baleine. Puis, on nomma un garde-champêtre.

Y en a déjà deux que la gouvernance entretient... avec celui de la Syndicale, ça fait trois.

Et celui-ci n'est pas le plus commode, — il s'en faut.

L'autre jour, un pauvre père de famille, qui a quatre gosses à faire tortorer, en a su quelque chose: il était parti pêcher de quoi bouffer le soir.

Voilà que le garde de la Syndicale lui tombe sur le poil: « Ah, vous posez votre ligne à terre! Un procès-verbal!... Votre nom et adresse?... »

Le prolo, tout ahuri, s'exécuta: le lendemain il fut appelé chez le quart-d'œil et il sera poursuivi.

Ce qu'il y a de plus triste à dire, c'est que ce sacré nom de dieu de garde-pêche du syndicat se prétend socialo.

Zut alors! Cochon de socialisme que celui qui consiste à foutre les juges aux trousses au pauvre monde.

Et qui donc fichera la becquée aux mêmes, tandis que le père fera de la prison pour l'amendé qu'il ne pourra payer?

C'est-y toi, sacré animal de garde?

Saché donc que pour être vraiment socialo, il ne s'agit pas de faire étalage de théories, mais d'être un chouette gas et d'éviter, en toute occasion, de faire la plus légère mistouffe à un bon bougre.

Et maintenant, regarde-toi dans une glace et interroge-toi!

Flambeaux et Bouquins

Le groupe des ÉTUDIANTS RÉVOLUTIONNAIRES vient de publier une chouette brochure de propagande: *Réformes en Révolution*.

Prix: 15 centimes.

— En Belgique, à Ensival, vient de paraître le premier numéro de *la Vérité*, un nouveau journal anarcho. C'est foutre pas la bonne besogne qui lui manquera!

— A Lyon, *la Jeunesse Nouvelle*, revue mensuelle, vient aussi de montrer sa crête.

Elle est en vente chez tous les marchands de journaux et libraires de la région.

Les bureaux de la revue sont ouverts tous les samedis de 8 h. 1/2 à 10 h. du soir.

Adresser les demandes à l'administrateur, rue de la Monnaie, 9 et 11.

— Dans *La grève de Carmaux et la verrerie d'Albi*, Léon de Seilhac a fait très impartialement l'historique des événements écoulés à Carmaux ces deux dernières années. (Édité chez Perrin, quai des Grands Augustins.)

— Reçu *Véhémentement*, bouquin de vers d'André Veidaux, édité par la Bibliothèque artistique et littéraire, 31, rue Bonaparte. Prix: 3 francs.

— Reçu également le *Spiritisme et l'Anarchie*, édité par Chamuel, 5, rue de Savoie. L'auteur, E. Bouvery, a été chercher très loin des explications des actes de propagande par le fait... A l'en croire, les victimes des individus et des sociétés, une fois clampsés naviguent dans l'espace et, sans télescope, relèquent les mesquineries de notre boule ronde; ils s'aperçoivent alors que les malheurs qu'ils ont enduré étaient évitables; sur ce une sacrée rage les empoigne; mais comme ils ne peuvent agir eux-mêmes, ils suggèrent l'action à certains incarnés, — c'est-à-dire à des vivants.

Que ceux qui en doutent aillent y voir!...

En ce qui concerne bibi, je me contente d'une explication plus simple: y a pas besoin que la camarade nous ait tirés par les pieds pour s'apercevoir qu'avec de la bonne volonté on vivoterait chiquement sur la terre.

Pour le surplus: quand on est mort, c'est pour de bon!

LA CLAMEUR

Il y a près de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau; on est tous d'accord là-dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser: il nous faut patienter!

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoique cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarissant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des *bons d'abonnement* de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous:

Chaque bon donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le bon d'abonnement est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le bon complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les bons d'abonnement sont réunis en carnets de quatre ou cinq bons que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus: chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50,

ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le bon entier; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occupent de récolter des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des bons: ils nous font parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

— 0 —

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit: nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra, — et vivra!

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite réconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent, en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. POUGET. F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloulier, 5, rue de l'Entrepôt, Paris.

E. Pouget, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Tournée de Conférences

Le camarade Broussouloux continue sa tournée de conférences par Villefranche, Chalon-sur-Saône, Mâcon, Dijon et les villes intermédiaires.

Les camarades de ces villes, ainsi que des villes intermédiaires où il y aurait possibilité de faire des conférences, sont priés d'écrire illico, soit au Père Peinard, soit à Lyon, au camarade Mazoyer, 106, rue Mazenod, à l'effet de s'entendre avec le conférencier.

SALLE OCTOBRE, RUE DE LA MONTAGNE SAINTE GENEVIÈVE

Dimanche 13 décembre, à deux heures précises, réunion publique et conférence par Victor Birbaud, sur LA POLITIQUE DU PAIN CHER.

Entrée facultative pour couvrir les frais.

Le camarade Prost se proposant de faire une campagne contre les bagnes capitalistes de l'alimentation prie les camarades qui auraient des renseignements à lui donner sur les métiers suivants: employés, pâtisseries, confiseurs, cuisiniers, charcutiers, boulangers, filles de salle, garçons de café et similaires etc., etc. de lui écrire au Père Peinard, 15, rue Lavieuville.

DISPARITION DE «L'IDÉE LIBRE» D'AGEN

L'idée Libre disparaît à son quatrième numéro. Lancé par quelques compagnons plus riches en bonne volonté qu'en titres de rente, ce petit organe libertaire régional avait un besoin indispensable pour vivre et se développer, de l'aide morale et pécuniaire de tous les camarades.

Cette aide lui a manqué: de là sa disparition. L'idée Libre remercie les amis — trop rares, hélas! — qui ont répondu à son appel.

Elle déplore profondément l'indifférence de ceux qui, se disant libertaires, ne font rien pour l'anarchie, si ce n'est décourager les initiatives des camarades. L'idée Libre.

Communications

Paris. — Les *Libertaires* du XIV^e arrondissement, tous les samedis à 8 h, 1/2 du soir, salle Labéys, 11, rue Desprez.

— Les *libertaires des X^e et XI^e arrondissements*, les jeudis et dimanches, chez le bistrot, 94, faubourg du Temple.

— Le *Monde Nouveau*, groupe d'études sociales, se réunit le mardi à 8 heures, au café, 69, rue Blanche. Des conférences sur l'Union libre sont en préparation. Les orateurs et contradicteurs sont invités à s'inscrire.

Les *Naturaliens*. — Dimanche, 13 courant, à 2 heures de l'après-midi, aura lieu salle Maurice, 183, rue Saint-Antoine, une grande réunion publique et contradictoire par les camarades Gravelle, Bigot, Martin, Zisly, etc.

Sujet traité: Le reboisement de la Terre. Après les causeries une partie Concert aura lieu avec le concours de plusieurs camarades. Tous les *Libertaires* sont spécialement invités.

— *Internationale scientifique*, réunion tous les mardis à heures salle Ronoblet, 281, rue Saint-Denis. Tous les *libertaires* sont invités.

— *Les libertaires du XIII^e*. — Samedi 12 décembre, causerie par un camarade. Sujet traité: *Optimisme et pessimisme*.

Le groupe fait appel à tous les compagnons désireux de réorganiser la propagande dans le quartier. Lieu de réunion: 59, rue de la Glacière, chez le bistrot.

Le Havre. — Le groupe *L'Avant-Garde* se réunit tous les jeudis aux « Vendanges de Bourgogne », 40, rue de Normandie.

Les lecteurs des *Temps nouveaux*, du *Libertaire* et du *Père Peinard* sont spécialement invités.

Angers-Trélazé. — Le dimanche 29 novembre a eu lieu, salle Aubin, la réunion pour la formation du groupe de la *jeunesse libertaire* d'Angers-Trélazé. Beaucoup de jeunes libertaires y assistaient; tout porte à croire que le groupe fonctionnera bien.

Que les jeunes gens qui désirent y participer assistent à la soirée familiale et aux réunions qui seront annoncées ultérieurement.

Reims. — Les copains sont invités à se réunir samedi, 12 décembre, à 8 heures 1/2 du soir, salle du Cruchon d'or, rue de Cernay, afin de définir la question posée à l'ordre du jour samedi dernier.

Marseille. — Les camarades du quartier Belle de Mai et environs se rencontrent les jeudis et dimanches soir au café Briant, rue Bleue, 80 salle du fond.

Levallois-Perret. — Le 13 décembre à 2 heures 1/2 les *libertaires* de Clichy et de Levallois sont invités chez Martinez rue du Blois près de la rue de Courcelles.

Marseille. — Vendredi 25 décembre, jour de Noël, le groupe La Jeunesse Internationale organise dans la grande salle de la Brasserie Nouvelles, entre rue Thubaneau, une grande Soirée Familiale au bénéfice de l'Agitateur, nouvel organe libertaire. La soirée sera divisée en trois parties: 1^o Concert, 2^o Causerie par un camarade, 3^o Bal. Entrée 0 fr. 50 centimes.

— La Jeunesse Internationale a édité un recueil de six chansons libertaires. Prix 7 francs le cent; 0 fr. 10 l'exemplaire. Adresser les commandes au camarade Emile Rappal, Bar du Grand Orient, 8, rue du Port.

— L'Agitateur, que la Jeunesse Internationale prend l'initiative de faire reparaitre ne sera pas seulement un organe de combat, une large place sera faite au développement de l'idée anarchiste, ceci dans un style compréhensible pour tous.

L'Agitateur aura plusieurs éditions et les centres qui lui assureront une vente d'au moins 500 exemplaires, auront leur édition spéciale ou la chronique régionale leur sera entièrement consacrée.

Amiens. — Le groupe *Les libertaires d'Amiens*, se réunira le dimanche 13 courant, salle Butiaux, au premier, rue Saint-Len, 71, à 5 heures du soir. Ordre du jour: Causerie par un camarade sur l'utilité du groupement parmi les anarchistes. 2^o Distribution des rôles d'une pièce qui sera jouée dans une soirée familiale prochaine.

Romans. — Conférence samedi par le camarade Broussouloux. Dimanche, soirée familiale.

Tourcoing. — Les *Révoltés de Tourcoing* organisent pour le dimanche 13 décembre une grande soirée familiale boulevard Gambetta, local habituel. Les copains de Roubaix-Tourcoing, Mouscron, Lille et des environs sont invités à s'y rendre. Très urgent.

Troyes. — Dimanche 13 décembre à 8 heures 1/2 du soir, grande soirée familiale, à l'Hôtel de la Croix d'Or, rue de la Cité, organisée par la chambre syndicale des Rebroisseurs.

— Dimanche 20 décembre à 2 heures de l'après-midi, conférence publique et contradictoire sur l'action syndicale, par le camarade Tortelotier. Cette réunion aura lieu soit à la Halle à la Bonneterie, soit à Sainte-Savine, salle Fraillery. Le prochain numéro du *Père Peinard* indiquera exactement la salle. Prix d'entrée 30 centimes.

Roubaix. — Le *Père Peinard* sera vendu le samedi matin, Grand-Place: à midi, pont Saint-Vincent; à une heure, à l'Alouette; le soir, au Parapluie. Le lundi, à midi, marché au charbon; le soir, place Fossez aux Chênes. Le mardi soir, place du Trichon.

Petite Poste

C. Odomez. — O. Cadenet. — R. Hyères. — G. Carmaux. — P. Bordeaux. — L. Quimper. — M. St-Aubin. — L. Deville. — L. Brest (2). — C. Spring Valley. — P. Bédarieux. — T. Nouzon. — C. Argental. — M. A. Bagnols. — (A. Caudébec: Tobacconist, Londres; C. St-Chamond; P. Tunis; par *Temps Nouveaux*.) — C. Genève. — P. Mouy. — B. Sédun. — S. Cette. — P. Commeny. — D. Aix. — C. St-Marcelin. — T. Moutiers. — G. Rouen. — F. Amiens (2). — M. Troyes. — R. Argentan. — O. Arcis. — B. et H. Angers. — P. Trélazé. — V. Reims. — D. Béziers. — V. Nîmes. — P. Romans. — L. La Verrière. — P. Londres. — B. Etoile. — M. Lyon. — D. Neuville. — P. St-Etienne. — D. Lille. — S. Roubaix. — L. Toulouse. — C. Havre. — R. Limoges. — A. Marseille. Reçu règlements, merci.

POUR AIDER A LA NAISSANCE DE LA CLAMEUR. — Par les copains de Saint-Chamond, 9 fr.

BRUXELLES. — (par Louvigny) Un qui ne gobe pas son ex-capitaine, 0 fr. 50; un ex-premier sergent de Carabiniers qui déteste le pendeur russe, 0 fr. 50;

un patron malgré lui, 0 fr. 25; un prolétaire, 0 fr. 25; Aidons-nous, 0 fr. 18; pour que *La Clameur* paraisse le plus tôt possible, 0 fr. 20; au sujet d'un cigare, 0 fr. 06; vive l'idée! Soyons fermes dans nos convictions, 0 fr. 30; Alfred Lemaire, étudiant, 0 fr. 50; un inconnu, 0 fr. 25; Alfred Lemaire, étudiant, 1 fr. Total: 3 fr. 93.

ALBI. — Anarchiste malgré Chauvir, 0 fr. 10; Rikers, 0 fr. 10; pour la cause libertaire, 0 fr. 10; la liberté ou la mort, 0 fr. 10; un philosophe, 0 fr. 15; Léon l'anarchiste, 0 fr. 10; un libertaire, 0 fr. 10; Sirven Germain, 0 fr. 25; X..., 0 fr. 10; Total: 1 fr. 10. Las de pique, Brest, 1 fr. 15. — Lyon, excédent d'écart 3 fr. 45.

Total antérieur: 895 fr. 40. — Total à ce jour: 820 fr. 10.

— Tous les copains qui, jusqu'à ce jour, ont demandé des almanachs du *Père Peinard* ont dû les recevoir, les envois ont été faits: que ceux qui ne les auraient pas reçus nous avisent.

— Les copains en correspondance avec Chapoton à Saint-Chamond sont priés de ne plus lui écrire car il a quitté la localité.

— René Chaughy: Ayez la bonté de donner votre adresse ou de passer à la turne.

— Le camarade Philippe est prié de retourner le volume qu'il a emprunté à P..., à Mercier, Trélazé, surtout et principalement la « crise économique » de Leverdays.

— L. G. Saint-Denis: Y a trop de pommade dans tes vers; passe à la turne un de ces jours.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES, LES MARCHANDS DE JOURNAUX & AUX BIBLIOTHÈQUES DES GARES

RÉCLAMEZ ET ACHÉTEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de gaubuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Texte. — Je vous la souhaite! — Ruminades sur le calendrier. — Les quatre saisons. — L'alignement des mois, avec la concordance du calendrier crétin et du calendrier révolutionnaire. — Eclipses et marées. — C'est la ville de la Douleur, poésie d'Emile Verhaeren. — Miracles industriels. — La plainte du Bleu, avec la musique. — Binaire pour économiser 900 millions. — Le prix des bouffes-galette. — Les légendes historiques. — La chanson du gas, par le père Lapurge, avec la musique. — L'abrutisseur populaire. — Dans les Syndicales. — Chant international, par Louise Michel, paroles et musique. — Les veillées du Père Barbassou. — Au pays des Mois.

Gravures. — Couverture illustrée en couleurs. — L'automne, l'hiver, le printemps et l'été. — C'est la ville de la Douleur. — Image pour les loupiots. — Avant l'élection: Tartempion, candidat promet la lune. — Après l'élection: comment il tient sa promesse. — En marche et à la boîte. — Le patriote et l'anarchiste (extrait de *The Journal* de New-York). — Le char de l'État, d'après Cynicus. — La guerre chasse l'Art et l'Industrie (extrait du journal allemand *Simplissimus*). — Le gas. — La grande victorieuse. — Quel gros cochon! — La remonte des mineurs, d'après Constantin Meunier, par Luce.

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer: 35 centimes.

EN VENTE AUX BUREAUX DU « PÈRE PEINARD »

	par bureau	francs
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pongot (broch.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.35	0.55
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloulier.	0.10	0.15
Guesdes Noirs, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
Le Pain Gratuit, par Barrucand, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Gravo, le volume.....	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkin, le v.....	2.50	2.80
Les Joyeux de l'Est, par C. Malatou, le volume.....	2.50	2.80
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8	8.60

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant: C. FAVIER, Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

A PROPOS DE LA HAUSSE DU PAIN



Ceux [qui s'en foutent !